

INACTIF PENDANT LES DERNIERS MOMENTS ⁽¹⁾ ...

Se sentir à l'abri de la vengeance des vainqueurs est une cause de joie bien naturelle, lorsqu'on ne laisse derrière soi aucun de ses compagnons disputer encore pied à pied le terrain à l'ennemi.

Malheureusement, je ne suis point dans ce cas.

A cinq cents mètres de moi le combat dure toujours et je ne peux plus rien savoir du sort des amis que j'ai quittés. Il me semble avoir déserté mon poste et trahi mon mandat.

Le bruit de la fusillade et de l'artillerie qui tonne avec fureur me monte au cerveau et porte au paroxysme la fièvre qui me talonne depuis huit jours.

Je délire abominablement toute la nuit. Mes braves amis ont grand peine à me tenir au lit, pris que je suis de l'idée fixe de retourner auprès de ceux qui luttent encore.

Heureusement le corps de bâtiment qu'ils occupent est assez retiré pour que mes cris et les terribles accès de toux qui m'étranglent ne puissent révéler ma présence aux voisins et dénoncer le dévouement des Lavaud.

Jusqu'au dimanche soir 28, jusqu'au dernier coup de canon annonçant la victoire définitive des assassins de la Commune, ce ne sont que de longues heures d'angoisse et de mépris de moi-même.

Comment puis-je vivre alors que mes amis sont peut-être couchés sanglants sur le pavé?

Je n'ai pas même souci des miens que je suppose il est vrai en sûreté.

Sans cesse j'ai devant moi le visage de ceux que j'ai laissés à la mairie du XI^{ème}: Delescluze, Vermorel, Vallès, Longuet, Lissagaray, Arnaud (Antoine), Serrailier, Pottier, Bénot, Vaillant, Avrial, Pindy, Arnold, Frankel, Genton, Ferré, Jourde, Gambon, Cournet et tant d'autres encore, tous certains déjà de la défaite, mais calmes et résolus devant le sort probable qui les attendait.

Que sont-ils devenus?

Lavaud s'est procuré quelques journaux. Dans l'un d'eux, au milieu des ignobles racontars dont il est rempli sur les vaincus, j'apprends que j'ai été fusillé le mercredi soir, vers quatre heures, près de la caserne des Petits-Pères, à l'angle de la rue Paul Lelong, et que je suis mort lâchement... (C'est le cliché de rigueur) *«reniant jusqu'à mon nom»* (2).

Vallès, lui, a été fusillé le même jour et presque à la même heure, dans les mêmes conditions de lâcheté - rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois.

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

(2) Le fait me fut confirmé un an après, à Lausanne, par un de mes amis qui m'avait vu fusiller. On ne se donna pas même la peine de vérifier l'identité de mon malheureux sosie! (*Note de l'auteur*).

Comme j'ai quitté Vallès le jeudi soir seulement vers quatre heures, à la mairie du boulevard Voltaire, sa prétendue mort ne m'émeut pas plus que le récit de la mienne.

Mais il me vient alors à l'esprit que ces récits ont sans doute été lus par ma femme et qu'elle n'a aucune raison de douter de leur véracité.

Il faut l'avertir le plus vite possible.

L'excellente Mme Lavaud se met aussitôt en campagne et finit par retrouver ma femme dans un tout autre endroit que celui où je la croyais à l'abri. Elle la rassure.

Le surlendemain, après avoir pris toutes sortes de précautions pour n'éveiller aucun soupçon chez les mouchards qui sillonnent Paris, ma femme vient me voir avec mon plus jeune fils. Bien que prévenus, ils ne me reconnaissent d'abord ni l'un ni l'autre, tant me change la disparition complète de ma barbe.

Mon séjour ne pourra se prolonger longtemps chez nos amis, il leur faut dès maintenant rouvrir leur salon et leurs ateliers de photographie, pour y recevoir le public.

Je rappelle alors à Lavaud qu'un de nos amis communs, Jules Ar..., le violoniste, le soir du 20 mai, comme je sortais de la réunion du théâtre Lyrique, m'a spontanément offert asile chez lui, rue Hauteville, le cas échéant.

Quelques heures après, notre ami m'annonce qu'il en est de cette offre comme des vieilles lunes. Le violoniste, pris de peur - il n'est d'ailleurs pas le seul - a formellement décliné la proposition de me recevoir. Un cri du cœur s'échappe lorsqu'il apprend où je suis: «*Comment! vous l'avez reçu?*».

Non, cher ami, on ne m'a pas reçu: on a fait pis encore: on m'a gardé.

Le violon n'a qu'une âme; - ou n'a jamais entendu parler de son cœur.

Gustave LEFRANÇAIS.
